



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[M - O]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

NER

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60973](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60973)

philosophie l'espace de 8. Il étoit à la tête du college de Rennes, lorsqu'il mourut; mais on ne dit point en quelle année. Tous les ouvrages du P. Neveu ont la piété & la morale pour objet; tels sont: I. *De la connoissance & de l'amour de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST*, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois. II. *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 & 1698. Le P. Segneri a traduit cet ouvrage en italien. III. *Exercices intérieurs pour honorer les Mysteres de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST*, Paris, 1691, in-12. IV. *Retraite selon l'esprit & la méthode de S. Ignace*, Paris, 1687, in-12, & encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, & imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8°. V. *La maniere de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12. VI. *Pensées & Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tomes in-12; & en italien, Venise, 1715, aussi 4 tomes in-12. VII. *L'Esprit du Christianisme, ou la Conformité du Chrétien avec JESUS-CHRIST*, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en françois; l'auteur a su joindre les agrémens du langage à l'unction de la morale chrétienne.

NÉRÉE, (*Nereus*) dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appelées Néréides ou Nymphes de la Mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉÉRÉE, (*Neara*) que le Soleil

aima, & dont il eut deux filles. NÉRI, (S. Philippe de) fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété & dans les lettres, il se distingua bientôt par sa science & sa vertu. A l'âge de 19 ans il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, & donna des exemples de mortification & d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre confrairie dans l'église de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Cette confrairie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviani, frere du cardinal du même nom, Tarugio depuis cardinal, le célèbre Baronius & plusieurs autres excellens sujets; ils commencerent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avoient été transférés en 1558, dans l'église de St. Jérôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à St. Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le Pere de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfans, qui répandirent son ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome

en 1595, à 80 ans. Il s'étoit démis du généralat trois ans auparavant en faveur de Barónius, qui travailloit par son conseil aux Annales Ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avoit laissées à sa congrégation, ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue & se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où dans les commencemens même elle parut mêler quelques idées étrangères à l'esprit du saint fondateur (voy. BERULLE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en étoit éloignée. « Les Peres » de l'Oratoire (dit en 1792 » l'auteur des *Bornes entre les » deux Puissances*) montrent » depuis quelque tems, & notamment dans les circonstances actuelles, un grand » zele pour l'irréligion. Se » passant de saints canonisés, » ils ont produit Quesnel; mais » ils ont aussi produit un Ma-lebranche, un Thomassin, » un Massillon, & une foule » d'autres personnages recommandables par leur science » & leurs talens : de sorte » qu'il est extrêmement triste » qu'une congrégation, dont le » plan nouveau & bien conçu » promettoit tant d'avantages » à l'Eglise de France, soit si » profondément gâtée ». Philippe fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente & plus tendre. Son oraison étoit une espece de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence &

l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu & sa présence si sensible. On a gravé dans l'endroit où il avoit coutume de se tenir, les vers suivans :

*Profunda nodis umbra, & horrendum specus,
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu,
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, reperit,
Qui dormit & requiescit in meridie.*

Antoine Galenius a donné sa Vie en latin, Rome & Mayence, 1602, in-8°. Pierre-Jacques Baccio en a donné une autre en italien & en latin, qui a été traduite en françois, Rome, 1645, in-4°. — Il y a eu un savant du nom de NERI, (Antoine) de la même famille & né également à Florence, mort à Perouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4°, sous ce titre : *Dell'Arte verraria, libri VII*; — un Dominicain nommé Thomas NERI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrere; — & un Jésuite, Emmanuel NERI, Italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

NERICAULT DESTOUCHES, voyez ce dernier mot.

NÉRON, (*Caius Claudius*) empereur Romain, fils de Caius-Domitius-Ænobarbus, & d'Agrippine, fille de Germanicus, fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de J. C., & lui succéda l'an 54. Les commencemens du regne du

jeune empereur, furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus & Séneque avoient tâché de lui inspirer de la sagesse, & parurent pendant quelque tems avoir réussi. Les Romains le regarderent comme un présent du Ciel. Il se monroit juste, libéral, affable, poli, complaisant, & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort: *Je voudrois bien, dit-il, ne pas savoir écrire.* La modestie relevoit ces qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité...* Néron ne continua pas comme il avoit commencé; les leçons de la philosophie qui avoient fait la base de son éducation, étant sans sanction & sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquelles il se livra. On prétend même que c'est l'esprit philosophique qui lui donna ce caractère d'hypocrisie & de lâcheté, dont il avoit vu plus d'un trait dans ses maîtres, & qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine sa mere, & oublia qu'il lui devoit la naissance & l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenoit, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amene un autre: Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats

même respectent dans leurs excès. Il passoit les nuits dans les rues, dans les cabarets & dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battoit, voloit & tuoit. Une nuit entr'autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connoissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement & pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'étoit l'empereur qu'il avoit battu, & s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire des excuses, Néron dit: *Quoi, il m'a frappé, & il vit encore!* & sur le champ il lui envoya un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumoit peu-à-peu au meurtre; enfin il fit massacrer sa mere Agrippine. Pour la faire périr d'une maniere qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galere construite de façon que le haut tomboit de lui-même & le fond s'ouvroit en même tems. Ce stratagème ne lui ayant pas réussi, il envoya son affranchi Anicet la poigner à Baies où elle s'étoit sauvée (voyez AGRIPPINE). Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce; il croyoit toujours voir Agrippine teinte de sang, & expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mere. *Il ne lui avoit ôté la vie, écrivait-il, que pour sauver la sienne.* Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette

atrocité: le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au-devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solemnité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Sénèque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été, telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes: la mesure de leurs craintes & de leurs espérances fait celle de leurs éloges; la flatterie, ce honteux & criminel esclavage, comme dit Tacite (*scdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans; les monstres vivans & puissans ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le dérèglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouoit publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire. Il croyoit même exceller en cet art. Le chant étoit sur-tout sa grande passion; il étoit si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'étoit pourtant ni belle, ni forte, que de peur de la diminuer, il se privoit de manger & se purgeoit fréquemment. Il paroissoit souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de Burrhus & de Sénèque, qui battoient des mains; foiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siècles, dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient dispersés d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avoient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet em-

pereur histrion disputoit avec ardeur contre les musiciens & les acteurs. Il fit le voyage de la Grece, pour entrer en lice aux Jeux-Olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens & de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendoit pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avoit vu de lui; mais il étoit fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisade s'habiller en femme & de se marier en cérémonie avec l'infame Pythagore; & depuis, en secondes noces de la même espece, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune-homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornemens d'impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure: comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportoit encore sur ses infames désordres. La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, à pas égal avec la luxure. » L'homme dégradé par ces » sensations grossières, dit un » physiologue, tombe dans

» l'égoïsme le plus brutal , ne
 » regarde ses semblables que
 » comme les instrumens de son
 » plaisir, le jouet de ses pas-
 » sions, les victimes de sa
 » haine, de son humeur & de
 » ses caprices « (voyez ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI). Octavie sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Ce scélérat se glorifioit d'avoir en-chéri sur tous les vices. « Mes
 » prédécesseurs, disoit-il, n'ont
 » pas connu comme moi les
 » droits de la puissance ab-
 » solue... J'aime mieux, ajou-
 » toit-il, être haï qu'aimé,
 » parce qu'il ne dépend pas de
 » moi seul d'être aimé, au-
 » lieu qu'il ne dépend que de
 » moi seul d'être haï ». Enten-
 » dant un jour quelqu'un se ser-
 » vir de cette façon de parler
 » proverbiale : « Que le monde
 » brûle quand je serai mort.
 » (Il répliqua) : Et moi je
 » dis : Qu'il brûle & que je le
 » voie » ! Ce fut alors qu'a-
 » près un festin aussi extravagant
 » qu'abominable, il fit mettre le
 » feu aux quatre coins de Rome
 » pour se faire une image de l'in-
 » cendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus

beaux monumens de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquoit plus à ce forfait, que de le rejeter sur les innocens. Il accusa les Chrétiens de ce crime, & ils furent dès-lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite,
 » punit d'abord ceux qui s'a-
 » vouoient Chrétiens, & par
 » leur confession l'on en dé-
 » couvrit une grande multi-
 » tude, qui furent moins con-
 » vaincus d'avoir mis le feu à
 » Rome, que d'être haïs du
 » genre-humain (*). » —
 » L'on se fit, dit le même histo-
 » rien, un jeu de leur mort ;
 » les uns, couverts de peaux
 » de bêtes, furent dévorés
 » par les chiens ; les autres,
 » attachés à des pieux, furent
 » brûlés pour servir de flam-
 » beaux pendant la nuit. Né-
 » ron prêta ses jardins pour
 » ce spectacle ; il y parut lui-
 » même en habit de cocher,
 » & monté sur un char, comme
 » aux jeux du cirque ». Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome ; mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avoit été brûlé, rendit les rues plus larges & plus droites, agrandit les pla-

(*) Quand on réfléchit que cette haine si gratuite & si mal fondée à l'égard de la seule Religion salutaire & raisonnable, est si clairement & si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractère, mais comme une preuve de la vérité du Christianisme. Voyez l'article JESUS-CHRIST, & le *Journ. hist. & litt.* 1 février 1789, p. 130 — 1 décembre 1790, p. 539.

ces, & environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or & d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe & de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans & le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Alloit-il à la pêche? les filets étoient d'or trait, & les cordes de soie. Entreprenoit-il un voyage? il falloit mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son frange, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son tems. Ses libéralités envers le peuple Romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandoit sur lui l'or & l'argent, & jusqu'à des pierres précieuses; & lorsque ses présens n'étoient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisoit jeter des billets qui en exprimoient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonoise, homme illustre par sa naissance & par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Néron, instruit de cette hardiesse, envoya ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivoit d'*avoir pitié du genre-humain, dont leur détestable maître étoit le fléau*. Bientôt tout l'Empire le reconnoît. Le sénat déclare Néron

ennemi public, & le condamne à être précipité de la roche du Capitole, après avoir été traîné tout nu publiquement, & fouetté jusqu'à la mort. Le tyran prévint son supplice & se poignarda, l'an 68 de J. C., dans sa 32e. année. En vain implora-t-il, dans ses derniers instans, quelqu'un qui daignât lui donner la mort: personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, s'é- » cria-t-il dans son désespoir, » est-il possible que je n'aie » ni amis pour défendre ma » vie, ni ennemis pour me » l'ôter? Il seroit difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, & le peuple se couvrit la tête d'un chapeau, semblable à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; Néron avoit dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rébellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces & tous les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étoient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas; de brûler Rome une seconde fois, & de lâcher en même tems dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le tems de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution

semble avoir été réservée à notre siècle; car la plupart se sont réalisés dans la révolution de France, & plusieurs même ont été portés plus loin. Le système étoit de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux & soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs & imprimeurs chrétiens, &c. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins. L'esprit de Néron existe donc encore, & ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est celui d'un peuple entier.

NERON, (Pierre) juriconsulte François, dont nous avons une collection d'Edits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre: *Recueil d'Edits & Ordonnances de Pierre Néron & d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusebe de Lauriere*, 2 vol. in-fol.

NERVA, (Cocceius) empereur Romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J. C. C'est le premier empereur qui ne fut point Romain ou Italien d'origine; car, quoiqu'il fût né à Narni, ville d'Ombrie, ses parens étoient originaires de Crete. Son aïeul, Marcus Cocceius NERVA, avoit été consul sous Tibere, & avoit eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'isle de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince: manière assez plaisante de corriger les méchans, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son pere étoit ce savant

juriconsulte, que Vespasien combla d'honneurs & de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité & sa vigilance. Son premier soin fut de rappeler tous les Chrétiens exilés, & de leur permettre l'exercice de leur Religion. Les Païens qui avoient eu le sort des Chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts; & ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens, les enfans mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles loix, fut celle qui défendoit d'abuser du bas âge des enfans pour en faire des eunuques. Sa modestie égaloit son équité, il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur; & il convertit en monnoie toutes les statues d'or & d'argent que Domitien s'étoit fait ériger, & que le sénat avoit conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnoit le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avoit juré solennellement que, tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidele à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entr'eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, & leur montrant les épées qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit: *Essayez sur moi si elles sont bonnes*. Quelque doux que fût son gouvernement,

son regne ne fut pas pourtant exempt de ces complots, qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier & inconstant. Les Prétoriens se révolterent la 2^e. année de son empire. Ils allèrent au palais, & forcerent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop foible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles & soutenir seul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J. C. Ce prince étoit recommandable par toutes les qualités d'un bon souverain, & sur-tout par sa modération dans la plus haute fortune; mais sa douceur ou plutôt sa foiblesse, eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, & les petits furent tyrannisés, parce que celui qui étoit à la tête des grands, ne savoit pas les réprimer. Aussi Fronton Julius, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'est un grand malheur, que de vivre sous un prince où tout est défendu, » mais c'en est un plus grand de vivre sous celui où tout est permis »...

NERVET, (Michel) médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque & hébraïque, remplit les momens vides que lui laissa le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès dans l'interprétation de l'écriture-Sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les

livres sacrés. On a de lui *IV Explications* sur autant de passages du Nouveau-Testament, dans les Mémoires du P. Desmolets, tom. 3, part. 1^{re}., pag. 162.

NESLE, (N. de) né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, & fit beaucoup de vers médiocres. Son Poème du *Sanfonet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la prose, il donna : I. *L'Aristippe moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, & écrit sans énergie. II. *Les Préjugés du Public*, 1747, 2 vol. in-12. III. *Les Préjugés des anciens & des nouveaux Philosophes sur l'Amé humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts argumens qu'on a opposés aux Matérialistes. IV. *Les Préjugés du Public sur l'Honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style foible, on l'estime parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'étoit un véritable philosophe.

NESMOND, (Henri de) d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, & enfin à celui de Toulouse. L'académie françoise se l'associa en 1710. Louis XIV faisoit un cas particulier de ce prélat. Un
jour